

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Parmi les modes, il en est qui ne passent pas; une belle toilette noire, par exemple, a toujours fait bonne figure dans le monde. Son mérite est, pour ainsi dire, immuable; on ne s'en fatigue pas. Une robe noire ne soulève guère la critique, et les femmes âgées, aussi bien que les jeunes, peuvent s'en habiller; c'est même, pour les premières, le cadre qui convient le mieux. La toilette blanche aussi a de tout temps été recherchée, mais avec elle il ne faut que de jeunes visages, ce qui constitue une différence sensible.

Une belle robe de soie noire a ses entrées partout : à la ville, à la campagne, — le matin, le soir, dans l'après-midi, — au bal et à l'église, à une messe d'enterrement et même dans un cortège de mariée. La toilette d'une femme élégante doit comprendre au moins un joli costume noir. A plus forte raison, dans une modeste position, la femme de goût ne manque-t-elle jamais d'en être munie : il lui devient possible ainsi de faire face aux visites et aux invitations qu'elle ne saurait éviter.

L'incomparable avantage d'une toilette de ce genre, c'est qu'on peut lui donner le caractère que l'on veut. Rien de plus facile que d'en atténuer la sévérité par des appoints de dentelle blanche, des rubans de couleur, des fleurs, si c'est pour le soir. Nous avons même connu une jeune femme qui avait imaginé de transformer sa robe au moyen de volants de tarlatane de couleur habilement disposés sous une dentelle noire : c'était charmant.

Pour faire une toilette noire élégante selon le goût du jour, il faut employer deux étoffes différentes, de l'uni et du façonné. C'est toujours, d'après le principe fondamental de nos modes modernes, l'application de la loi des mélanges. Voici un joli modèle pour visites de jour : — La robe est en belle faille noire et forme manteau de cour; le milieu des devants est en brocatelle. Une passementerie, qui rappelle la feuille de fougère, entoure le haut du cou derrière, encadre la brocatelle, puis suit le bas de la robe jusqu'à la traîne. Celle-ci est rajoutée et couverte de petits volants alternés avec franges laminées. La manche est ornée d'une passe-

menterie fougère remontant vers le coude, d'où s'échappe un soufflet de brocatelle.

Cette disposition de soufflet est très-gracieuse quand elle est bien comprise; nous l'aimons surtout en dentelle blanche, ainsi qu'on le fait pour les toilettes du soir. Supposons un corsage non décolleté pour diner *prie* : on l'ornera d'un fichu de tulle dentelle blanc, rehaussé d'un volant de malines; du coude de la manche sortira une dentelle pareille. On ferme assez volontiers un fichu de ce genre par un bouquet léger fixé au cou et dont les bouts retombent en flot.

Pour une jeune fille, une gracieuse combinaison de robe noire consistera en une robe de forme princesse, en belle faille. Devant et derrière, un plastron étroit et très-long en faille mastic formant une sorte de V allongé au delà de la taille. Le corsage se boutonne contre le plastron du dos. La traîne rajoutée est couverte de petits volants froncés et bordés en pareil; le dernier volant tourne au bas de toute la jupe. — La disposition de V que nous venons d'indiquer et qu'on avait laissée de côté reprend faveur aujourd'hui, à la condition que le V soit extrêmement long; il doit se détacher franchement sur la robe, soit en clair, soit en foncé, selon la nature de celle-ci.

La mode commence à se manifester. Les passementiers ont été les premiers à donner le signal; ils y sont forcés, du reste : ne faut-il pas qu'ils expédient leurs voyageurs en

province? Nous avons vu dans les premières maisons de ce genre, et non sans étonnement, que la nouveauté de la saison reposait sur les broderies de jais fin; ne nous en plaignons pas : c'est si joli! Les modèles riches, en passementerie, se composent d'un type quelconque parsemé de jais taillé et orné de pendeloques, de boules ou d'olives satinées. Une autre nouveauté à citer, c'est la frange en « lacets-copeaux »; ce genre rappelle la soie laminée, avec cette différence, que le fil de soie est remplacé par un lacet ciré.

Encore trois jours et le carnaval sera enterré! Le carême, qui



P. N° 407. — CHAPEAU POUR TOILETTE HABILÉE.

Modèle de la maison Leroy et Albert (14, rue Royale).

renait de ses cendres, ne nous semble pas absolument triste, après tout; il apporte avec lui un doux parfum de fleurs (violette, giroflées, primevères, etc.) tout frais écloses, avec l'espérance des beaux jours qui s'approchent. Cela nous remet en mémoire bien des choses dont le retour est peu éloigné: les cérémonies de première communion, par exemple, auxquelles se rattachent des toilettes dont il est temps de s'occuper, car les époques ne sont pas les mêmes partout.

La mode a fort peu de prise sur ce genre d'habillement; toutefois, elle y apporte de temps à autre quelques modifications. Cette année, on fait des corsages avec empiècement plat du haut; le reste est plissé jusqu'au bas du jupon, et le tout serré à la taille par une ceinture de ruban nouée derrière. — Un autre modèle consiste en une robe princesse plissée en son entier; chaque pli est maintenu par un point de piqûre. Le bas du milieu du dos s'ouvre pour laisser passer un flot de petits volants ourlés qui recouvrent la traîne. — Nous aimons encore, et beaucoup, le type suivant: Corsage bouillonné et coulissé, avec des ruches rehaussées de valenciennes au cou et au bas des manches, qui sont également coulissées. La jupe, assez simple, est ornée, au-dessus de l'ourlet, de trois groupes de trois petits plis bordés chacun d'une valenciennes. Ceinture ronde avec boucle de nacre; amônière pour le livre et bourse de soie, le tout suspendu par des rubans à la ceinture.

Le petit bonnet est de rigueur, aussi bien que le grand voile de même mousseline que la robe. C'est en tulle qu'on fait ce bonnet, et ruché et vapoureux autant que possible, avec des coques de ruban étroit.

Voici quelques indications, à bâtons rompus, dont nous conseillons à nos lectrices de prendre bonne note:

D'abord, le cachemire de l'Inde poilu, si fort à la mode il y a un an, est complètement abandonné. On lui préfère le cachemire de l'Inde simple et soyeux comme un crépon. Ce tissu est dès à présent employé pour les confections de demi-saison. Les formes de ce genre de vêtement varient du long paletot cuirasse et collant à la mantille-visite, de longue taille aussi. On nous a montré, dans cet ordre d'idées, une mantille en cachemire beige, entourée de galon « bouclette » de même ton, avec chinés plus foncés et garniture de franges semblables.

Il faut se défaire de toutes les broderies et garnitures en perles « clair de lune » qu'on possède; la mode n'en veut plus entendre parler. Toujours la même et pleine de caprice, cette belle inconstante brûle aujourd'hui les idoles qu'hier elle adorait! Il n'y a pas longtemps que nous parlions encore de la perle « clair de lune » et de son succès. La vulgarité l'a tuée.

Le nouveau plissé balayeuse se fait à plis ruchés, avec dentelle ayant la moitié de sa hauteur. C'est beaucoup plus froufrou et plus élégant, mais c'est plus cher aussi!

La nouvelle coiffure, pour les jeunes, — coiffure dite « à la princesse de Galles », — consiste à disposer les cheveux de telle façon qu'ils ne dépassent pas la nuque, à l'exception des cheveux follets. On les ondule et les dresse en chignon peu volumineux. C'est à la princesse de Galles qu'est due cette innovation. Le haut de la tête est ensuite recouvert de bandelettes de fleurs, de ruban ou de perles, selon la circonstance.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 407.

CHAPEAU POUR TOILETTE HABILÉE. — Ce modèle est en faille bleu pâle, recouverte de tulle blanc. La passe et le bavolet sont garnis d'une petite blonde blanche et de grosses perles fines. Trois plumes de même couleur que la faille ornent le sommet ainsi que le côté gauche de la coiffure. Un large ruban bleu, drapé sur le côté opposé, forme la mentonnière.

G. N° 857.

TOILETTE DE GRANDE RÉCEPTION. — Costume princesse en faille violette, avec traîne rajoutée. Le devant se compose d'un corsage qui se détache du jupon et se prolonge sur les côtés par de longs pans. Ce corsage est garni d'une riche broderie de perles variées, qui entoure le derrière du cou et descend jusqu'à la couture du dessous de bras en dépassant la taille; la broderie se termine par un nœud. Des boutons de fantaisie, se rapportant aux perles, ferment le corsage, dont l'ouverture est ornée d'un nœud posé à la taille. Les pans constituent la poche; ils sont garnis de fausses boutonnières et de boutons perlés en étoile; deux rangs de franges perlées terminent le tout. Une broderie de perles descend en ligne droite sur le milieu du jupon et s'élargit vers le bas qu'elle entoure. Le bas du jupon est dentelé et ses bords sont recouverts de trois cordons de perles, avec frange de même sorte; le tout est complété d'un volant de faille plissé, lequel est posé sur l'ourlet de la robe et se termine aux côtés de la traîne. Le bas de cette traîne est lui-même garni d'une riche broderie perlée. La manche, toute brodée dans le même style, est ornée d'un volant de faille plissée et d'un brassard de ruban noué au coude. Col montant, doublé d'une dentelle blanche. — Plissés de crêpe lisse blanc au cou et sous les manches. — Pouff de plume blanche, avec rose dans les cheveux. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

G. N° 880.

TOILETTE DE MARIÉE. — Costume en faille et velours frappé blanc. — Jupon à longue traîne, en faille, avec tablier de velours frappé. Deux volants plissés entourent le bas, depuis le tablier, y compris la traîne; ils sont surmontés d'une draperie de faille resserrée de place en place. Deux écharpes de faille sont drapées de la même façon sur les côtés du tablier; elles sont retenues par des bouquets de fleurs d'oranger (quatre d'un côté, un seul de l'autre, fixé dans le bas). Deux larges rubans relient les côtés du tablier avec le milieu du jupon derrière où ils forment un nœud mélangé de fleurs d'oranger; de ce point part une traîne de velours frappé, qui recouvre en partie celle du jupon. — Cuirasse de velours frappé, fermée sur le côté par des bouquets de fleurs d'oranger, qui font suite à ceux du tablier. La manche, en faille, est terminée par un plissé et une draperie ornée d'un bouquet. — Voile de tulle dentelle. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1496.

TOILETTES D'INTÉRIEUR. — 1. Robe princesse en drap brun foncé. — Le devant est fermé en ligne droite, un peu de côté, par des boutons dorés. Le bas de la robe est orné d'une draperie en velours de laine à rayures marron sur fond vieil or; cette partie se trouve relevée et drapée sur le côté; elle laisse à découvert un bas de faux jupon, composé d'un haut plissé avec boutons dorés correspondant à ceux de la robe. Un flot de longues bouclettes de ruban fixe les premiers drapés près de la couture d'ouverture. Le dos forme une longue traîne ample et ondoyante. Les manches sont terminées par un double parement d'étoffe rayée et de drap marron, ce dernier est bordé de satin vieil or. — Lingerie plate. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

2. Costume princesse en neigeuse et faille ardoise. — Le dos présente cette particularité que les côtés, tout en faille, se terminent en pointe au bas du buste. Le milieu du dos est en neigeuse et plissé en éventail; les plis sont resserrés à la taille par une ceinture boutonnée qui est prise dans les coutures de dessous de bras. Une frange de laine, de ton assorti à la neigeuse, borde la robe tout autour; elle retombe sur un volant de faille plissée qui est posé sur le faux ourlet. La tunique, pouffée au milieu, reste maintenue par un nœud de faille. Une ligne de boutons de faille ferme le devant de la robe. Les manches sont en faille et garnies d'un volant plissé que surmonte un bracelet de neigeuse boutonné au milieu. — La toilette est complétée par un camail formé de deux collets de faille et d'un autre collet en neigeuse qui sépare les deux premiers. Col montant et nœud de ruban pour terminer le tout. — Lingerie plate en toile. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

Patrons

La grille de patrons
est publiée mensuellement :

1. Costume Watteau.
2. Costume de robe.
3. Tunique et corsage.
4. Costume princesse.
5. Toilette d'intérieur.

Figures

Asses

Cette figure est reproduite en
de l'édition n° 1 à vendre
porter à la description.

ÉCHO

N° 1. D... à S...

Votre abonnement est
terminé, mais nous vous
avons plaisir vous faire
notre dernière édition
par ce journal, le 10...

— N° 2. C. M. L.,

Le bleu « maria-pêche »
est le nouveau

ÉCHO

Le soleil qui s'est

date et prenant la Sep
physionomie tout à fa
l'homme avertissent les
rayons de ce soleil pro
peintes, se montrant
taille et leurs épaules
et de toilette.

L'existence du pesant
pour une animation in
l'élevé féminin s'y

La mode s'est touj
dénominations.

On s'est moqué, no
quis aux vantes des
de l'indis, cependant m
Mais que dire de
une; leur nouveauté
l'insouci, me signons
Les notes adoptés
resté le même.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au numéro de ce jour contient les cinq modèles suivants :

1. Costume Watteau, pour fillette de six à neuf ans, d'après la gravure coloriée n° 1500 E (fig. 2), qui sera annexée à notre numéro du 23 mars.
2. Costume de ville, d'après la gravure coloriée n° 1497 C (fig. 2), qui sera annexée à notre numéro du 9 mars.
3. Tunique et cuirasse pour jeune fille, d'après la gravure G. n° 832 (fig. 1), qui paraîtra dans notre numéro du 9 mars.
4. Costume princesse, d'après la gravure coloriée n° 1496 (fig. 2), annexée au présent numéro.
5. Toilette d'intérieur (matinée bébé), d'après la gravure coloriée n° 1501 (fig. 1), qu'on trouvera dans notre numéro du 30 mars.

Figurine coloriée L. N° 161.

Annexe spéciale à l'édition n° 4.

Cette figurine représente sous un aspect différent, et coloriée, la toilette de mariée reproduite en noir dans le texte sous le n° 880. Nos abonnés de l'édition n° 4 voudront donc bien, pour l'exécution de cette toilette, se reporter à la description de la gravure G. n° 880, qui se trouve ci-dessus.

CORRESPONDANCE

M^{me} A. D..., A SABLÉ-SUR-SARTHE.

Votre abonnement est inscrit à l'édition n° 1, comme vous l'avez demandé, mais nous vous servons le premier numéro à l'édition 4, pour que vous puissiez vous faire une idée des figurines auxquelles l'abonnement à cette dernière édition vous donnerait droit. Voyez, du reste, à la dernière page du journal, le détail des diverses éditions.

— M^{me} C. DE K..., A MENTON.

Le bleu « martin-pêcheur » est une nuance de valeur moyenne, ni foncé ni clair; c'est la nouveauté du moment.

ÉCHOS DE LA MODE

Le soleil qui s'est montré l'autre dimanche, se trompant de date et prenant la Septuagésime pour Pâques, avait donné une physionomie tout à fait printanière à la réunion d'Auteuil. Les femmes abritaient leur visage avec leur manchon contre les rayons de ce soleil précoce et, abandonnant les manteaux et les pelisses, se montraient dans des costumes qui dégageaient leur taille et leurs épaules. C'était un véritable renouveau d'élégance et de toilette.

L'enceinte du pesage, sous l'influence de la température, avait pris une animation inaccoutumée à cette époque de l'année, et l'élément féminin s'y produisait nombreux et fort brillant.

La mode s'est toujours fait remarquer par l'excentricité de ses dénominations.

On s'est moqué, non sans quelque raison, de ces noms appliqués aux nuances des étoffes : *Eau du Nil*, *vin de Bordeaux*, *fumée de Londres*, *crapaud mort d'amour* (1), etc., etc.

Mais que dire de ces désignations d'autrefois : *Couleur triste amie*; *fleur mourante*; *veuve réjoui*; *temps perdu*; *vive de guenon*; *baise-moi*, *ma mignonne*; *péché mortel*!...

Les noms adoptés par la mode ont pu changer, l'esprit est resté le même.

On annonce un nouveau tissu fait de plumes d'oiseaux. Ce tissu sera, paraît-il, plus chaud et plus léger que la laine; il s'adaptera aux teintures les plus riches.

Une étoffe du même genre était en usage chez les Aztèques lors de la découverte du Mexique.

L. S.

LA DENTELLE

C'est de la Renaissance que date en France l'importation de la dentelle.

En 1580, Nicolas Dubruyn et Assuérus Van Londerseel gravèrent sur les dessins de Martin de Vos d'Anvers dix estampes représentant les occupations humaines aux divers âges de la vie. Or, dans la quatrième, consacrée à l'âge mûr, on voit, au nombre des personnages, une jeune fille assise avec un carreau à tiroirs sur les genoux et travaillant de la dentelle aux fuseaux. Cet exercice était donc déjà commun, puisque le peintre l'a choisi pour caractériser une des occupations de la vie.

Sous Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, la dentelle régna en souveraine dans la toilette des deux sexes, surtout la guipure et le point de Venise. Colbert en encouragea la fabrication. Une *manufacture de points de France*, destinée à rivaliser avec les fabriques étrangères, fut fondée et pourvue de puissants privilèges.

La vente de la dentelle avait alors ses règlements particuliers. Les merciers-passementiers vendaient les dentelles enrichies d'or et d'argent, à l'exclusion de tous autres marchands, mais les maîtresses lingères pouvaient trafiquer de dentelles de lin. Les dentelles devaient entrer en France par Péronne, où tous nos marchands étaient tenus de justifier de l'acquit de la taxe, sous peine d'une amende de trois mille livres.

Sous la Révolution, on enfouit les dentelles ni plus ni moins que les bijoux et les louis marqués à l'effigie royale. Il n'y a pas bien longtemps, M^{me} de B...ion, faisant exécuter des travaux dans son parc, fut fort surprise d'y trouver enterrée, à une grande profondeur, une triple cassette qui contenait des dentelles admirables et qui avait été placée là au temps de la Terreur.

Les robes de mariage des princesses, — même dans notre siècle, — étaient, de règle, en dentelle.

La robe de mariage de la duchesse de Berry était en point d'Angleterre; celle de la reine Victoria avait des volants en point de Malines; celle de la duchesse d'Orléans était en point d'Alençon et coûta trente mille francs.

On ne saurait trop applaudir à la faveur renaissante de la dentelle, trop délaissée depuis une vingtaine d'années. La dentelle, c'est le symbole de nos joies...

Elle s'enroule autour du nouveau-né dès sa première sortie, au jour du baptême, et c'est sous un voile de dentelle que s'abrite la fiancée lorsqu'elle marche à l'autel. La dentelle n'est absente qu'aux jours de deuil; elle s'effraye des larmes et refuse ses capricieuses arabesques aux crêpes lugubres dont s'enveloppent la veuve et l'orpheline. Ce qu'il lui faut, c'est le visage épanoui par la joie, l'atmosphère rayonnante des fêtes, le calme bonheur de l'aïeule. Même teinte en noir, elle ne se prête qu'aux sourires; voyez plutôt la mantille!...

Aussi la dentelle doit-elle être la bienvenue dans les maisons, car elle annonce le bonheur, et quand une mère la transmet à sa fille, c'est l'histoire de ses jours heureux qu'elle lui raconte, chaque arabesque de ses broderies rappelant un baptême, un mariage, une douce solennité de la famille.

Ch. D.

CAUSERIE

« Pie IX est mort, vive Léon XIII ! » Ainsi pourrait se résumer l'histoire du double événement qui vient de se produire à Rome. Mais ce n'est point ainsi que l'entendent les grands journaux dont la spécialité consiste à délayer en de longues colonnes les faits même les plus insignifiants. Cette fois, à la vérité il y avait matière à développements, et nos grands confrères ne nous ont fait grâce d'aucun détail sur la manière de procéder des conclaves passés, présents et futurs, sur les différents modes d'élection des papes, sur les intrigues cardinalesques, sur les candidats à la tiare, enfin sur l'exercice du droit de *veto* que possèdent quelques-unes des puissances catholiques. Cela paraissait devoir durer très-long-temps, mais les chroniqueurs proposent... et le Sacré-Collège dispose ! Quarante heures ont suffi pour faire un pape, et le deuil des âmes religieuses s'est aussitôt changé en joie. « Pie IX est mort, vive Léon XIII ! »

Ce qui ne manquera pas de réjouir nos susdits chroniqueurs, c'est que le cardinal Pecci, qui vient d'être élu, ne paraît pas devoir rester au-dessous de son prédécesseur en tant qu'homme d'esprit. Pie IX s'était fait, à ce point de vue, une réputation toute particulière ; on citait fréquemment de ses réparties où la finesse, alliée à la bonhomie, semblait toujours faite pour rappeler que sous les pattes de velours se dissimulent des griffes. A preuve les deux anecdotes suivantes, fidèlement rapportées par le *Journal des Débats* :

« En 1867, M. d'Arnim, ministre de Prusse, se présenta au Vatican dans une voiture attelée d'un seul cheval ; les gardes ne le laissèrent point passer, selon la consigne. Cela fit une affaire, et Berlin demanda une réparation. Pie IX fit écrire à M. d'Arnim par le cardinal Antonelli que Sa Sainteté, émue de compassion pour la détresse de la diplomatie, permettrait dorénavant aux représentants des grandes puissances d'entrer au Vatican avec un quadrupède quelconque.

» Quand le général de Goyon quitta Rome, il alla prendre congé du pape et lui dit : « Très-Saint-Père, je suis appelé en France ; » je dis appelé et non rappelé. — Allez, allez, mon cher général, » vous trouverez l'r à Paris », répondit le malin vieillard, qui savait déjà que M. de Goyon ne reviendrait pas à Rome. »

Il paraît que le cardinal Pecci, qui est un lettré, aurait même, à ses moments perdus, courtoisé la Muse. Espérons que ses antécédents littéraires le prédisposeront à l'indulgence en faveur des malheureux journalistes, et qu'il se montrera à leur égard un peu moins prodigue des foudres de l'Église que ne le fut son prédécesseur.

Le mois qui vient de s'écouler aura été particulièrement cruel pour la France. La science française a vu s'éteindre presque coup sur coup trois de ses plus illustres représentants : Becquerel, J.-V. Regnault et Claude Bernard. L'art, après Courbet, « le maître d'Ornans », et Lambinet, vient de faire une perte plus grande encore dans la personne de Charles Daubigny. Le théâtre a enregistré la mort de M^{me} Emilie Guyon, qui, avant de devenir sociétaire de la Comédie-Française, y avait créé en 1841, dans *Hernani*, le rôle de Dona Sol. Enfin, les lettres, éprouvées à leur tour, se sont vues privées de deux hommes sympathiques autant qu'érudits : Poulet-Malassis et Albert de la Fizelière.

Claude Bernard, destiné à devenir une des plus hautes lumières de la science, était arrivé à Paris en 1834 avec des aspirations bien différentes. Toute sa fortune consistait en une tragédie qui avait pour titre : *Louis VI*. Prenant son courage à deux mains, le jeune poète alla sonner à la porte de M. Saint-Marc Girardin, pour lui demander son avis sur ce premier ouvrage. Comme il proposait de laisser le manuscrit et de revenir dans quelques jours chercher la réponse :

— Écoutez-moi, jeune homme, dit Saint-Marc Girardin, vous paraissez honnête, intelligent... Vous m'intéressez beaucoup. Eh bien, croyez-moi, soyez avocat sans cause, médecin sans maladies... tout ce que vous voudrez ; mais, pour dieu ! abandonnez vos projets de littérature dramatique... Il y a peut-être en vous l'étoffe d'un Corneille, d'un Molière, n'importe ; faites de la science pure, et vous vous y ferez un nom !...

Le conseil fut suivi : Claude Bernard livra *Louis VI* aux flammes et commença ses études médicales... En 1861, il entra à l'Académie de médecine, quelques années plus tard à l'Académie des sciences, et l'Académie française finalement lui donnait en 1868 le fauteuil de Flourens. C'est ainsi que, tout en suivant le sage conseil de Saint-Marc Girardin, il trouva moyen de rester fidèle à ses débuts.

Les commencements du peintre Daubigny ne furent pas non plus sans difficultés. Ayant de bonne heure perdu sa mère, il était réduit, à quinze ans, à peindre des dessus de boîtes de Spa et des tableaux-pendules. A dix-sept ans, il se suffisait à lui-même, en peignant des panneaux de décoration, des ornements courants dans les salles du musée de Versailles. A cette époque, il fut pris, avec un camarade de travail, nommé Magnan, du désir violent de voir cette Italie qui occupait alors tous les cerveaux artistes. Les deux amis creusèrent une sorte de tirelire dans la mansarde qu'ils habitaient en commun, y jetèrent sou à sou, pièce à pièce leurs économies, et, lorsqu'ils l'éventrèrent, se virent en possession de quatorze cents francs. Ils partirent, — à pied naturellement, — visitèrent Florence, Rome, Naples, et vécurent onze mois avec leur petit capital.

A son retour, Daubigny, sans ressources, entra dans les ateliers de restauration du Louvre et collabora, sans trop de conviction, assurait-il plus tard, à la démolition suprême de quelques tableaux anciens. Les dessins sur bois, les lithographies contribuaient à alimenter l'existence. Ce ne fut qu'en 1848 qu'il commença de produire avec succès, comme paysagiste, les belles pages qui lui assurent un rang des plus élevés dans l'histoire de notre école.

Nous avons cité les noms de Poulet-Malassis et d'Albert de la Fizelière. Deux anecdotes les caractériseront l'un et l'autre mieux que ne le ferait un long portrait.

La Fizelière était un jour assis à une table d'un restaurant où se réunissaient beaucoup de gens de lettres. A la table voisine dînait nous ne savons plus quel médiocre et envieux plumeux, lequel, après avoir récriminé avec amertume contre pas mal de ses confrères, finit par se plaindre amèrement de l'injustice de ses contemporains, qui le laissaient végéter dans une obscurité profonde. La Fizelière écoutait du coin de l'oreille. Impatient à la fin :

— Que voulez-vous ! mon pauvre X..., il ne suffit pas toujours de ne pas avoir de talent pour arriver.

Cela avait été dit avec tant de bonhomie apparente, que l'autre, ahuri, lui tendit la main pour le remercier.

De Poulet-Malassis, on a conservé un mot impitoyable, qui remonte à l'époque où il venait de s'établir comme éditeur dans le passage des Princes.

Il déjeunait un matin chez Peters, son voisin. A côté de lui se trouvait assis un pamphlétaire, qui passait pour avoir récemment changé d'opinion contre beaux écus sonnants.

Le pamphlétaire, voulant faire le bel esprit, se mit à railler Poulet-Malassis sur les livres de la jeune école qu'il publiait et qui lui restaient pour compte.

Notre ami ne dit rien d'abord, mais agacé à la fin :

— Il est possible, fit-il, que j'édite des livres qui ne se vendent pas ; mais ce que je n'éditerai jamais, ce sont les auteurs qui se vendent !

Ludovic SAUVEUR.

Il y a quelques années
baller, on imagine, en
grand poète comique, d
nombre d'objets l
dans le foyer du Th
Les amis de Popelin

(qui sont épa

la y pourraient égale
que Nizari a peint dan
des livres ayant appart
est finelles, et d'autr
ces que les écrivains
en quelque sorte de rec
le constater son goût et
regardai-je un m
l'œuvre de Voltaire ?

Si cette idée était émi
me une exposition cur
meur, soit à Ferney, so
considérable à est, mêm
tion ou la confusion des
ne grande valeur. En
it adjugé au prix de 5
les ames de Voltaire
qui déjà trop vendu aux
Il pûse nous av
l'homme illustre, con
ant les prix auxquels
ont été mises en vente
deux objets apparten
adjugés aux enchères. La
comme la philosophie s'im
à 150 francs. Sa montre
de 500 francs. Nous ne
Ce pourrait bien être
l'œuvre que nous. Ils
peuvent visiter la grande
et les ruines du Parthéon

Le fait est que les so
peuvent ailleurs. Ainsi, e
14,500 francs par lord
de Descartes, authentiqu
que la malheureuse femme
Président qu'on donna
plus grand philosophe
maurice perroque de K
neur fit une belle affaire
collectionner des perroque
Elles s'étaient plus abor
le attachait. La perroque
Le prix des dents hist
du transport des restes d
au cimetière du Père-La
d'une dent d'ivoire. Il
sur les meubles et les
meur se produisit.

Le prince Albert ava
Néon portait à Trafalga
l'habit que Charles X
qui fut garé par le

Le prince Albert ava
Néon portait à Trafalga
l'habit que Charles X
qui fut garé par le

Le prince Albert ava
Néon portait à Trafalga
l'habit que Charles X
qui fut garé par le

Le prince Albert ava
Néon portait à Trafalga
l'habit que Charles X
qui fut garé par le

Le prince Albert ava
Néon portait à Trafalga
l'habit que Charles X
qui fut garé par le

LE PRIX DES SOUVENIRS

Il y a quelques années, lorsqu'on voulut fêter le centenaire de Molière, on imagina, entre autres manifestations en l'honneur du grand poète comique, de réunir dans une grande salle un certain nombre d'objets lui ayant appartenu. Le musée Molière, installé dans le foyer du Théâtre-Italien, compta beaucoup de visiteurs. Les amis de Poquelin y allèrent voir

... cette tapisserie,
Qui seule épuise l'art de la Savonnerie.

Ils y trouvèrent également un fauteuil assez semblable à celui que Mignard a peint dans son portrait de Molière gravé par Nolin, des livres ayant appartenu au comédien, livres de chevet souvent feuilletés, et d'autres objets devenus précieux par les souvenirs qu'ils évoquaient. Ces meubles, ces volumes permettant en quelque sorte de reconstituer le cabinet de travail de l'écrivain, de constater son goût en toutes choses, offraient un intérêt réel.

Organisera-t-on un musée des souvenirs à l'occasion du centenaire de Voltaire?

Si cette idée était émise, rien ne serait plus facile que de former une exposition curieuse. Les meubles de Voltaire existent encore, soit à Ferney, soit à Paris. La renommée que cet écrivain considérable a eue, même de son vivant, a empêché la destruction ou la confusion des objets qui le rappellent, en leur donnant une grande valeur. En 1821, une canne qui lui avait appartenu fut adjugée au prix de 500 francs dans une vente publique; or, les cannes de Voltaire étaient relativement dépréciées. On en avait déjà trop vendu aux touristes qui visitaient Ferney.

Et puisque nous avons abordé la question des souvenirs d'hommes illustres, continuons sur ce thème curieux en rappelant les prix auxquels se sont élevées celles de leurs reliques qui ont été mises en vente.

Deux objets appartenant à Jean-Jacques Rousseau ont été adjugés aux enchères. Le premier était une veste de peu de mine, comme le philosophe aimait à en porter. Elle a trouvé acquéreur à 950 francs. Sa montre en cuivre, montre genevoise, a été vendue 500 francs. Nous ne nous rappelons plus qui l'a achetée.

Ce pourrait bien être un Anglais. Les Anglais sont plus collectionneurs que nous. Ils poussent cette passion si loin qu'ils ne peuvent visiter la grande Pyramide sans en emporter une pierre, ni les ruines du Parthénon sans en conserver un morceau.

Le fait est que les souvenirs se vendent mieux à Londres que partout ailleurs. Ainsi, en 1816, une dent de Newton fut payée 16,550 francs par lord Shaftesbury. Quatre ans après, le crâne de Descartes, authentique, mis en vente à Stockholm, n'atteignit que la modique somme de 99 francs.

Pendant qu'on donnait pour cette bagatelle le crâne de notre plus grand philosophe, un Anglais poussait jusqu'à 200 francs une mauvaise perruque de Kant. Ne le taxez pas de folie. Cet acquéreur fit une belle affaire. Deux ans après, en 1822, la mode de collectionner des perruques avait pris une extension incroyable. Elles n'étaient plus abordables que pour les millionnaires. On se les arrachait. La perruque de Sterne monta jusqu'à 5,350 francs.

Le prix des dents historiques s'était beaucoup élevé aussi. Lors du transport des restes d'Héloïse et d'Abeilard des Petits-Augustins au cimetière du Père-Lachaise, un Anglais offrit cent mille francs d'une dent d'Héloïse. Il voulait s'en faire une bague.

Sur les meubles et les habits célèbres, une hausse plus grande encore se produisit.

Le prince Albert avait payé 3,800 francs l'habit que l'amiral Nelson portait à Trafalgar.

L'habit que Charles XII portait à la bataille de Pultava et qui avait été gardé par le colonel Rosen, l'un des compagnons du

héros, fut mis en vente en 1825 à Edimbourg. Jamais enchères ne furent plus chaudes. Après une heure de lutte, l'habit du glorieux monarque fut enfin adjugé pour la somme de *cinq cent soixante mille francs*.

Sur ce chiffre-là on peut s'arrêter.

G. B.-F.

THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — En attendant la reprise de *l'Étoile du Nord*, M. Carvalho continue de faire défiler sous les yeux du public les pièces ordinaires du répertoire : *l'Éclair*, *les Noces de Jeannette*, *les Dragons de Villars*, *la Fille du Régiment*, *le Déserteur*, *Mignon*, auxquelles viennent de s'ajouter les *Diamants de la couronne*.

Ce dernier ouvrage, un peu démodé, a trouvé dans M^{lle} Bilbaut-Vauchelet une gracieuse interprète. Les effets charmants de ses demi-teintes, les traits hardis et toujours réussis de ses vocalises ont conquis le public et les applaudissements ne lui ont point été épargnés. M^{lle} Chevalier, ainsi que MM. Engel et Legrand, a partagé le succès de cette sympathique Catarina, l'une des meilleures assurément qui aient paru à l'Opéra-Comique.

VARIÉTÉS. — Le labyrinthe de Crète n'était qu'une grande route de première classe, comparé aux méandres et aux chemins de traverse de l'intrigue imaginée par MM. Hennequin et Millaud. *Niniche*, tel est le titre peu relevé du vaudeville en trois actes qui vient de succéder à *la Cigale* et dans lequel les deux collaborateurs ont fait assaut de drôleries.

Avec des comédiens comme MM. Dupuis, Baron, Lassouche, gravitant autour de M^{lle} Judic, le rire est de tradition. On a donc ri d'un bout à l'autre de la pièce, sans trop en mesurer la qualité, et vraiment il n'y avait rien de mieux à faire.

Robert HYENNE.

LE PAON

Dans un jardin public un jeune paon errait,
Étalant au soleil sa robe chatoyante,
Ouvrant en éventail sa queue éblouissante,
Agitant son aigrette. Et la foule accourait,

Mais l'imprudent oiseau, que l'orgueil enivrait,
Se dit : « J'aurai bien plus de succès si je chante. »
Il ouvrit donc le bec, et sa voix discordante
Fit fuir ceux que vers lui son plumage attirait.

Ainsi, dans un salon, quand un fat se promène,
Bien vêtu, bien ganté, bien frisé, tête pleine
De vaniteux pensers et ne dit pas un mot,

Il fait sensation, et toute l'assistance
Admire volontiers sa parfaite élégance...
Il parle, on se détourne, et l'on dit : « C'est un sot. »

Germain PICARD.

LES PAROLES D'OR

De tous les moyens de porter les hommes à faire des actions louables, le plus délicat et le plus pur est celui qui leur persuade qu'ils en avaient la volonté.

BIGNON.

PLANCHE G. N° 857. — DESCRIPTION, PAGE 98.



TOILETTE DE GRANDE RÉCEPTION

Modèle de M^{me} H. Du Riez (rue Halévy, 8). — Prix du patron épinglé : 5 francs.



1896

Pauls Darnay

A. Levy impr. des Marais, 66.

M. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Quatre-Septembre N° 3.

Mobilier de M^{lle} Koenig, 2, Monsigny, 19 - Etoffes pour Deuil des Magasins
 de La Scabiense, 2, de la Paix, 10 - Supens et Courmure de P. de Plument, rue Vivienne, 33.
 Chaussures pour Dames de la M^{me} Poivret, rue Montorgueil, 61.

Entered at Stationer's Hall.

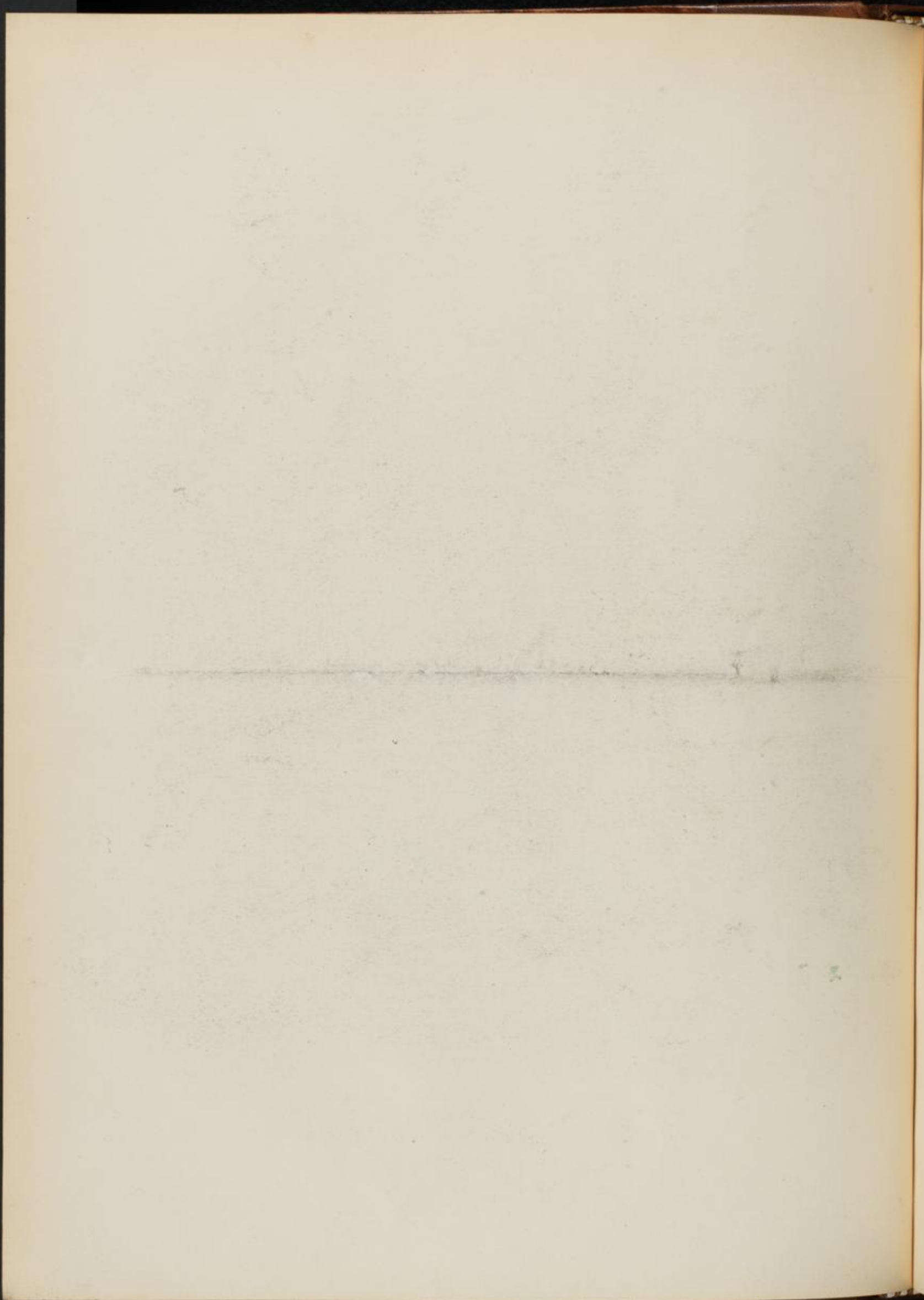


PLANCHE G, N° 880, — DESCRIPTION, PAGE 98.



TOILETTE DE MARIEE

Modèle de M^{me} H. Du Riez (rue Halévy, 8). — Prix du patron épinglé : 8 francs.

LES AMOURS D'UN NOTAIRE

(NOUVELLE. — SUITE.)

IV

Un beau soir, après un dîner pendant lequel il n'avait pas dit une parole, mon oncle ouvrit le feu subitement.

« Ma chère sœur, dit-il à ma mère, êtes-vous capable d'avoir confiance en moi plus qu'en vous-même pour ce qui concerne l'avenir de Bernard ? »

Ma mère, à ces paroles, fut prise d'une sorte de tremblement.

« O mon frère, dit-elle, je suis sûr que vous ne voudrez jamais que son bien.

— Croyez-vous, reprit mon oncle, que si j'étais son propre père, je pourrais l'aimer mieux ou autrement que je ne l'aime ? »

— Je crois, dit ma mère, que, le voulussiez-vous, vous ne pourriez faire mieux que vous ne faites.

— Croyez-vous, enfin, ajouta mon oncle, qu'après vous, lui et mes roses, il y ait en ce monde quelque chose dont j'ai le moindre souci ?

— Je ne le pense pas, dit ma mère, et je vous dis bien volontiers, mon cher frère, que, du haut des cieux où il nous attend, mon mari, le père de Bernard, votre frère, doit vous bénir d'avoir bien voulu achever sa tâche ici-bas.

— Bien, bien, ma sœur, dit mon oncle, la chose soit dite une fois pour toutes entre nous.

— Je vous la dis au fond de mon cœur tous les jours, dit ma mère, et il m'eût soulagé de vous la dire de vive voix bien souvent, si je n'avais été retenue par la crainte, en vous la disant trop, de ne pas vous plaire. Vous êtes très-vif, mon frère.

— Je ne dis pas non, dit mon oncle, mais ce n'est plus de moi qu'il s'agit, c'est de vous. Admettez-vous, ma sœur, qu'il n'est qu'une bonne manière d'aimer les gens, et que cette bonne manière c'est de les aimer pour eux, non pour soi ?

— Rien n'est plus vrai, mon frère.

— Vous aimez votre fils ?

— Si je l'aime ! dit ma mère.

— Mais l'aimez-vous ainsi que je viens de le dire ?

— Je l'aime par-dessus tout, répondit gravement ma mère.

— Eh bien ! il s'agit aujourd'hui de m'en donner la plus grande des preuves que je puisse me croire autorisé à vous demander.

Le tremblement que j'avais remarqué au début de cet entretien reprit ma mère, ses lèvres pâlirent subitement.

« Je vous écoute, dit-elle d'une voix si faible qu'on aurait pu croire que ses yeux seuls avaient parlé.

— Il s'agit, dit mon oncle, de consentir à vous séparer de Bernard...

— Ah ! dit ma mère, en portant la main à son cœur ; ah ! c'est donc cela !

— Si Bernard reste auprès de vous, s'il reste auprès de moi, il est perdu, reprit mon oncle, c'en est fait de son avenir. Le bon vieux curé, n'ayant jamais été professeur en Sorbonne, n'a plus rien à lui apprendre ; la ville où nous sommes est un trou. Mon avis est qu'il n'est que temps de dépayser Bernard et de lui faire voir que la maison de sa mère et son village ne sont pas le monde tout entier.

« Vous n'avez pas voulu l'envoyer au collège. Je ne vous en blâme pas, cela n'eût été qu'un demi-remède, et vous avez peut-être bien fait. Écoutez-moi bien, ma chère sœur, et jusqu'au bout. Nous avons à Dresde un cousin, un ami sûr, dont mon frère a dû vous parler bien souvent comme d'un excellent et habile homme en qui l'on peut avoir toute confiance. Stœber est à la tête d'une usine qui prospère, il a une bonne femme, il a cinq filles et deux garçons qui doivent être bien élevés et plus instruits que nos pe-

tits Français et nos petites Françaises ne le sont d'ordinaire. C'est à lui que j'ai résolu de confier le soin de faire de notre Pouff ce que ni vous ni moi n'en saurions faire.

« J'avais bien pensé à Paris, parce que c'eût été moins loin. Mais, toute réflexion faite, étant donnée la nature de Bernard, je préfère l'Allemagne. Il naît en Allemagne plus de pères nobles que de jeunes premiers ; maître Pouff, un peu trop prospère, convenez-en enfin, pour nos yeux de Français, passera comme une lettre à la poste au milieu des têtes carrées de la Suisse saxonne. Les Allemands sont de bonnes gens, pas moqueurs, précisément parce que, n'entendant rien à la plaisanterie pour leur compte, ils n'aiment pas à la provoquer chez les autres ; notre Pouff n'aura point à craindre parmi eux ce qu'il trouverait dans un centre parisien. Au physique il ne peut que gagner à changer d'air, et au moral il gagnera toujours, en changeant de pays, d'apprendre l'allemand. Un homme n'est bon à rien qui ne sait que sa langue ; si je n'avais pas su l'allemand et l'anglais, je serais mort de faim en Amérique. Quant au surplus de l'instruction, soyez tranquille ; dans un pays où l'instruction est obligatoire, où les mendiants en savent autant que nos marchands et nos bourgeois ici, le niveau de l'éducation s'élève forcément. Il n'y a pas de risque qu'un homme reste un âne, là où l'on met les ânes, et même les pères des ânes, en prison.

« J'ai écrit au cousin Stœber ; je lui ai dit nos projets ; il les approuve. J'ai là dans ma poche une lettre de six pages où tous les membres de la famille m'ont écrit, chacun à sa façon, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, que le cousin Bernard serait le bienvenu et qu'on le regarderait comme un enfant de plus dans la maison. Il y a donc pour maître Bernard, là-bas, une ribambelle de bras déjà ouverts. On ne plaisante pas avec la famille en Allemagne, on s'aime de confiance d'un bout de la terre à l'autre sans s'être jamais vus, dans ce pays-là, et rien que parce qu'on a un peu de sang pareil dans les veines. C'est donc pour de bon que ces petits cousins et ces petites cousines aiment dès à présent le cousin inconnu, le Bernard que je leur ai annoncé. Bref, j'ai cru devoir donner ma parole, je n'attends plus que la vôtre. Qu'avez-vous à répondre ? »

Ma mère était devenue toute blanche. Tout son sang s'était retiré vers son cœur. Ses yeux, ses chers yeux étaient fixés sur moi avec une expression si douloureuse, que mon oncle en fut tout retourné. Je vis, à mon grand étonnement, une grosse larme glisser de sa paupière, qui s'alla perdre lentement dans une des rides de sa figure.

« Si vous le voulez, dit-il d'une voix émue, si vous le voulez, ma sœur, il n'y a rien de fait ; mais nous aurons tort, et moi plus que vous, car mieux que vous je comprends que de la décision actuelle peut dépendre tout le bonheur de notre pauvre gros. »

Ma mère se leva, elle alla droit à mon oncle, et mettant son joli doigt blanc sur la trace qu'avait laissée le long de sa joue la larme qu'il n'avait pu retenir :

« Vous êtes plus rude que son père, dit-elle à son frère, mais vous êtes aussi bon, et Dieu sait que nul ne pouvait être meilleur. Voilà, ajouta-t-elle en essuyant avec une grâce quasi maternelle ce qui restait de cette larme précieuse, voilà ce qui m'a vaincue et convaincue. Vous me laisserez pleurer Bernard absent, vous qui le pleurez alors qu'il est encore là. Que votre volonté soit donc faite, mon ami !

— Ah ! que vous êtes bien une femme, et bien une mère ! dit mon oncle ; les raisons ne sont rien, l'émotion seule est tout. Eh bien ! oui, nous pleurerons ce gros garçon-là tous les deux. Est-ce que vous croyez que pour être homme on soit de pierre ? Oui, Bernard parti sera un deuil pour moi comme pour vous, sa bonne figure me manquera à toutes les heures du jour, et ni vous ni mes roses ne me consolerez de son absence. »

Pendant ce temps-là, qu'est-ce que vous faisiez, maître Bernard ? me direz-vous. — « J'étais mon devoir, car j'avais compris et je

pleurerai silencieusement
ne pleurerai pas parce
j'aurais, je ne pleurerai
et celle de mon oncle.
Mais, je sentais enfin co
d'instinct de ces deux être
de respect pour le
complais jusqu'au suc
mon intelligence et me
rapportant dans ma l
de dans les paroles de
avoir vu ma mère po
venant, et bien pour ell
même après.

Quittant doucement l
entre mes yeux à côté
ville défilait de ma ma
côte :

« Entrez-le, lui dis
Ce effort fait, les sar
le m'échouaient.

Et ! les bonnes larme
dent la source est si pu
vous, elles les baignent
tristesse et fortifiée.

Tout, messieurs, il y
nos des ingrats, quand
vous adreze, nous oubl
Mais que les miens s
Illusions, des erreurs et
tout en vie, l'homme ch
que rien n'a pu effac
sont si pu le croire
Il était tard. Mon
peux, et nous laissa.

« Il faut dormir, » m
temps servi sur son cœu
La nuit se passa pour
dans les ent'actes de m
rie. Je sentais vaguement
un danger, et que mon
sur ma mère et sans la
ville m'échappait et m'at
mille inconnue, c'était
à mon choix de partir
C'est cruel à faire comp
mais quel est l'oiseau qu
m'ait ?

Cependant, quitter m
invariable douleur. Je

Le lendemain, je trou
dejà des préparatifs du
Il affecta d'entrer gai
que le pauvre homme
tous.

« Temps superbe, n
n'est si cette nuit un
c'est une merveille, ell
trai de Pouff, et en m
Barly sous ce beau no
une grille. La rose Pou
bâties de l'année. »

Ma mère, toute à sa

pleurais silencieusement dans mon coin ; mais rassurez-vous, je ne pleurais pas parce qu'il fallait partir et quitter tout ce que j'aimais, je ne pleurais pas ma peine, je pleurais celle de ma mère et celle de mon oncle. Je pleurais parce que, pour la première fois, je sentais enfin combien j'étais aimé, parce que, devant la douleur de ces deux êtres si bons, le sentiment de l'admiration et du respect pour le grand et sublime amour des parents, qui se complait jusqu'au sacrifice, avait de mon cœur monté jusqu'à mon intelligence et me pénétrait de reconnaissance.

Repasant dans ma logique enfantine ce que je pouvais prendre dans les paroles de mon oncle, je formais la résolution, après avoir aimé ma mère pour mon compte, de l'aimer pour elle désormais, et bien pour elle, et, après elle, d'aimer mon oncle de la même façon.

Quittant doucement le bout de la table où j'étais resté, j'allai mettre mes joues à côté de leurs joues. J'entourai de mes bras la taille délicate de ma mère, et, approchant sa tête de celle de mon oncle :

« Embrasse-le, lui dis-je. Il a raison. »

Cet effort fait, les sanglots partirent, et ce fut bien heureux : ils m'étouffaient.

Ah ! les bonnes larmes, ah ! les regrettables douleurs, que celles dont la source est si pure ! Ce n'est pas celles-là qui brûlent les yeux, elles les baignent. L'âme ne s'y noie pas, elle en sort rafraîchie et fortifiée.

Tenez, messieurs, il y a une femme pour laquelle nous sommes tous des ingrats, quand, parlant de la première femme que nous avons adorée, nous oublions de dire que c'est notre mère.

Mais que les mères se consolent : quand l'âge des rêves, des illusions, des erreurs et des mensonges a passé, quand, récapitulant sa vie, l'homme cherche au fond de son âme l'image chérie que rien n'a pu effacer, laquelle trouve-t-il, ô mère, qui si souvent as pu te croire oubliée, si ce n'est la tienne ?

Il était tard. Mon oncle prit brusquement sa canne et son chapeau, et nous laissa.

« Il faut dormir, » me dit ma mère, après m'avoir tenu longtemps serré sur son cœur.

La nuit se passa pour moi pleine de songes ; je réfléchis plus dans les entr'actes de mon sommeil que je ne l'avais fait de ma vie. Je sentais vaguement qu'être trop aimé pouvait être en effet un danger, et que mon oncle avait raison de vouloir me placer, sans ma mère et sans lui, en face de la vie. Cette situation nouvelle m'effrayait et m'attirait à la fois. Ce pays nouveau, cette famille inconnue, c'était redoutable ; mais je crois qu'eût-on laissé à mon choix de partir ou de rester, j'aurais dit : « Il faut partir. » C'est cruel à faire comprendre aux mères cet appétit de l'inconnu ; mais quel est l'oiseau qui, ses plumes poussées, se résigne à rester au nid ?

Cependant, quitter ma mère, le quitter, ce nid, c'était une épouvantable douleur. Je m'endormis en pleurant.

V

Le lendemain, je trouvai ma mère pâle, pensive et préoccupée déjà des préparatifs du départ. Elle attendait mon oncle.

Il affecta d'entrer gaiement dans la maison, mais je crois bien que le pauvre homme n'avait pas passé une meilleure nuit que nous.

« Temps superbe, nous dit-il ; mon jardin est un bouquet. Il m'est né cette nuit une rose qui fera du bruit dans le monde ; c'est une merveille, elle est énorme et délicate. C'est tout le portrait de Pouff, et en mémoire de lui, je la ferai cataloguer par Hardy sous ce beau nom de Pouff. J'en enverrai au Luxembourg une greffe. La rose Pouff y brillera certainement parmi les plus belles de l'année. »

Ma mère, toute à sa pensée, ne l'avait pas écouté.

« Qui le conduira à Dresde ? » dit-elle.

Mon oncle se mordit les lèvres.

« Qui ? » répondit-il, mais le chemin de fer, donc !

— Le chemin de fer, dit ma mère... et personne ?

— Bernard va avoir quatorze ans, répliqua mon oncle ; ce n'est pas une demoiselle, il a de la mine, il est solide, il a du poids, personne ne l'enlèvera sans qu'il s'en aperçoive. Il est d'âge et de force à voyager seul.

— Seul ! » dit ma mère.

Mon oncle reprit :

« Les chemins de fer ne flânent pas en route ; ils vont toujours tout droit pour les gens qui sont seuls aussi bien que pour ceux qui seraient accompagnés ; on n'a jamais vu un convoi faire l'école buissonnière. Bernard partira comme un sage et bon colis qu'il est, et il arrivera de même, sans pouvoir, le voulût-il, s'égarer. D'ailleurs, je le conduirai jusqu'à Paris, pour lui montrer que rien n'est moins compliqué que ce moyen de locomotion. Ce premier trajet suffira à lui faire voir comment on se tire d'affaire en route ; il saura comment on boit, comment on mange, comment on s'arrête et comment on repart, et sera, au bout de quelques heures, un voyageur consommé.

« Nous verrons Paris ensemble, et, au bout de huit jours, il en saura plus qu'il ne faut pour ce qu'il lui restera à faire. Si, par impossible, j'avais oublié quelque chose, il l'apprendra tout seul ; c'est, de toutes les manières d'apprendre, la meilleure. »

Et se tournant vers moi :

« Allons, Bernard, dis donc à ta mère que ça ne te fait pas peur de courir le monde comme un grand garçon. »

Depuis la veille, j'étais transformé ; toute parole de mon oncle était devenue pour moi parole d'évangile, je ne pouvais que bien faire en étant de son avis : un homme qui avait fait trois ou quatre fois le tour du monde devait à coup sûr s'y connaître. J'affirmai à ma mère qu'elle n'avait rien à craindre pour moi, et peu à peu ma confiance la gagna.

Je passe les émotions du départ et les incidents du voyage. On dit que les voyages forment la jeunesse ; bien que ce soit banal, c'est très-vrai. Je sentais à chaque station grandir mes ailes, Paris au premier moment m'écrasa, mais je le lui rendis bien ; en huit jours, grâce à mon oncle qui me fit tout voir, j'usai sur ses trottoirs et ses pavés une paire de souliers, dont la semelle pourtant n'était pas mince.

« On ne voit bien les choses qu'à pied, me disait mon oncle ; il ne faut connaître les voitures que pour s'en garer ; quand on sait traverser les boulevards sans se faire écraser, c'est qu'on est plus alerte qu'elles. »

Un beau soir, après m'avoir fait bien dîner, mon oncle me dit :

« Tu pars dans une heure. »

Nous revînmes à l'hôtel pour faire charger ma malle sur un fiacre, et nous arrivâmes au chemin de fer du Nord juste à temps pour prendre mon billet. Mon oncle avait l'air de connaître tout le monde ; on le laissa entrer avec moi sous la gare ; il me cacha dans mon wagon ; je l'embrassai ; j'étais parti.

Mon oncle m'avait donné toutes ses instructions avec une précision mathématique.

« Tu te réveilleras à Cologne, m'avait-il dit, et tu y resteras vingt-quatre heures ; je veux que tu voies la cathédrale ; l'omnibus te conduira à l'hôtel de Hollande. Je connais le maître de cet hôtel. C'est un brave homme. Si tu te réclames de moi, il aura soin de toi. Le lendemain, tu reprendras le chemin de fer et tu ne l'arrêteras plus qu'à Dresde. Avec cet arrêt à Cologne, tu n'auras pas voyagé tout à fait sans rien voir, comme un paquet. Tu nous écriras de Cologne. Si, par impossible, il t'arrivait quelque chose en route, le télégraphe n'est pas fait pour les caniches ; envoie-moi une dépêche, à moi bien entendu, pas à ta mère, qui n'aurait pas la force de la lire. »

VI

J'étais parti avec trois messieurs fort taciturnes, si c'est être taciturne que de ronfler. C'est ce qu'ils avaient fait aussitôt qu'ils se furent mis en possession de leur coin. J'étais fort intimidé au milieu de ces ronfleurs, comme vous le pensez bien. Je me serais senti en route pour la lune, et tout seul, que je n'aurais pas été plus étonné. Mon heureux passé m'apparaissait comme un songe subitement évanoui, l'avenir, comme un rébus impénétrable. Je pensais à tout, excepté à dormir; ce fut pourtant ce qui m'arriva. Béni soit le sommeil qui endort l'âme en même temps que le corps! Je me réveillai à Verviers sans savoir comment j'y étais arrivé. Qu'étaient devenus mes trois compagnons de route? par où s'étaient-ils envolés? Je l'ignore; toujours est-il qu'à leur place je n'aperçus plus rien dans le wagon, si ce n'est sur une banquette, dans un des coins, une sorte de petit paquet sans forme appréciable, enveloppé dans une espèce de grand châle écossais, et que je pris tout d'abord pour quelque chose qui avait dû être oublié par un de mes compagnons de voyage. Il ne faisait pas bien clair dans le wagon, et j'aurais cru d'ailleurs manquer à la discrétion en regardant avec trop d'attention un objet qui ne pouvait pas m'appartenir.

Cela ne remuait pas, donc c'était quelque chose. Cependant, comme ce quelque chose se terminait à l'une des extrémités du châle par deux objets qui ressemblaient vaguement dans l'ombre à des petits talons et à des semelles de bottines, je n'étais pas sûr du tout de mon affaire. S'il y avait des pieds dans ces bottines, en effet, le reste n'était plus quelque chose, c'était quelqu'un. Mais quelqu'un n'a pas que des pieds, cela devait avoir une tête aussi et même un corps; or, de tête et de corps il n'y avait pas apparence. Cette petite boule allongée, un peu plus grosse vers le milieu, ne pouvait à coup sûr constituer une personne. Plus je regardais pour faire cesser mon incertitude, plus mon incertitude augmentait. Cet objet informe s'était revêtu à mes yeux d'aspects fantastiques qui commençaient à troubler mon cerveau, et je crois que j'en étais à ne plus oser ni respirer ni bouger, quand tout à coup glissa du petit paquet sur la banquette une boîte en bois blanc de forme bizarre, fermée à l'une de ses extrémités comme une petite prison par des barreaux de fils de fer. De la banquette la boîte, qui était sur la pente, roula par terre, et, au moment même de la chute, un cri en sortit si terrible, si lamentable, si aigu, que j'en tressaillis des pieds à la tête. Une boîte qui crie, ça ne se voit pas tous les jours. Mais ce ne fut là que mon moindre étonnement. Ce cri de la boîte avait réveillé en sursaut le reste du paquet, qui, se secouant et se dépliant comme s'il eût été mû par un ressort, se dressa subitement devant moi d'un air courroucé, de même que les diables sortent des tabatières.

« Vous êtes un méchant; pendant que je dormais, vous avez fait du mal à ma Cocotte. »

C'était à moi que ce reproche sanglant s'adressait. Ma figure, heureusement, exprima, paraît-il, une telle innocence, que sans attendre ma réponse :

« Si ce n'est pas vous, qui est-ce alors? reprit la voix irritée.

— Madame ou mademoiselle, dis-je à l'extraordinaire petite personne qui me faisait subir ce redoutable interrogatoire et qui venait de sortir de l'enveloppe du paquet comme un papillon de nuit de sa chrysalide, je ne puis vous dire que ce que je sais, et je ne sais pas grand'chose. Je n'ai pas bougé depuis Paris du coin où vous me voyez. Quand je me suis réveillé, il y a une heure, il y avait dans l'autre coin, sur le coussin, un paquet enveloppé d'un châle, d'où j'ai vu sortir d'abord une boîte qui est tombée là par terre, à vos pieds, et puis vous. Quant au cri, il m'a fait très-peur, et quant à Cocotte, qu'est-ce que c'est? Je ne comprends rien du tout à vos reproches que je ne mérite pas. »

La petite apparition ne m'écoutait plus; elle s'était mise sans

façon à quatre pattes au fond de la voiture pour chercher la boîte objet de ses alarmes, et ce ne fut pas sans peine qu'elle la retrouva sous la banquette, cachée dans les plis du châle qu'en se levant brusquement elle avait jeté par-dessus.

Mais enfin elle la retrouva. Approchant alors la petite grille de la lampe fixée au plafond pour mieux voir ce qui se passait dans l'intérieur, le dialogue suivant s'engagea entre la boîte et celle qui l'examinait :

« Est-ce que vous avez du bobo, ma Cocotte? le monsieur vous a-t-il fait du mal, ma Cocotte? Ah! pauvre Cocotte! »

La voix qui avait engagé la conversation était fraîche, bien timbrée, et j'aurais dit enfantine, si elle n'eût eu quelque chose de ferme et de décidé qui me déroutait. La voix qui répondit de l'intérieur de la boîte était évidemment celle d'une vieille femme.

« Pauvre Cocotte, pauvre Cocotte! criait cette voix avec un accent qui me déchirait en même temps et le cœur et le tympan. Pauvre Cocotte, pauvre Cocotte, pauvre Cocotte!!!

— Elle n'a rien, me dit la jeune voix. Je vais lui donner un peu de sucre pour la faire taire. Je vois ce que c'est : j'avais caché M^{lle} Cocotte sous le grand châle avec moi, de peur que le conducteur ne la vit; on me l'aurait fait mettre aux bagages. Ils sont très-bêtes les conducteurs par ici. En dormant, j'aurai ouvert la main, la cage a glissé et la pauvre Cocotte est tombée. Je vous fais mes excuses.

— Pauvre Cocotte! répétait de temps en temps la voix gémissante de la boîte.

— Mais tais-toi donc! lui disait la petite demoiselle; si le conducteur t'entend, il te mettra en prison avec les chiens, et tu n'aimeras pas ça.

— Pauvre Cocotte, pauvre Cocotte! répondait la boîte.

— Mademoiselle, dis-je à ma camarade de route, votre Cocotte, qu'est-ce que c'est? c'est-il un oiseau?

— D'où sortez-vous? d'où venez-vous? me dit en riant de toutes ses dents ma compagne, si vous ne comprenez pas qu'il ne peut y avoir dans une cage qu'un oiseau, et que, du moment qu'il parle, c'est un perroquet. »

Je fus obligé alors de confesser que je n'avais jamais vu de perroquet, attendu qu'il n'y en avait pas dans ma ville natale, d'où je n'étais jamais sorti que pour entreprendre le voyage que je faisais en ce moment.

« Dis donc, Cocotte, dit la petite, voilà quelqu'un qui n'a jamais vu de perroquet; ah! ah! ris donc, Cocotte.

— Ah! ah! répéta Cocotte avec sa voix fêlée; ah! ah! ah!

— Cocotte se moque de vous, elle est honteuse pour vous, » me dit ma compagne.

Et se remettant à rire de plus belle :

« Vous pouvez vous vanter, me dit-elle, que vous êtes le premier monsieur de votre âge qui n'ait jamais vu de perroquet. »

J'étais rouge comme un coquelicot, et je crois que j'allais me fâcher, comme un gros butor que j'étais, quand, prenant sa voix d'enfant, sa vraie voix, ma compagne leva la grille de la cage, et en fit sortir une charmante petite perruche verte qui grimpa, en se dandinant, de son doigt sur son épaule, et se pencha vers elle pour se faire embrasser dès qu'elle se sentit à portée de ses lèvres.

« Montrez-vous aussi au monsieur, faites-lui voir comme vous êtes belle, dites-lui que vous ne mordez jamais, jamais, et de n'avoir pas peur de vous. Voulez-vous l'embrasser, le monsieur?

— Oui, oui, oui! » dit M^{lle} Cocotte de cette voix cocasse qu'imitent si bien les vieilles portières.

Eh bien, messieurs, vous en penserez ce que vous voudrez, mais ce « oui, oui, oui! » qui ne s'était pas fait attendre, m'alla droit au cœur.

Je déclarai que ma
la création. Je la ha
tant qu'elle le voulut
en est.

Si madame était
qu'elle méritait, et
faire avec un petit d
son papa et sa maman
prendre bien soin de
révéler sa petite amie, p
M^{lle} Cocotte à chaque s
diments de basait à d
ne l'oublier nulle part.
à dire, il fut convenu
histoire, et sans mentir
la mienne vers la
qui se moucha plusieurs
pleurant.

« Votre histoire ne r
la, car je n'ai eu ni pa

Vici, en peu de mots
M^{lle} Loulou n'était pas
de vous surprendra m
monde dont je n'ai pas
lié.

M^{lle} Loulou avait très
accordait très-bien av
messieurs devaient tou
qu'ils qu'elle croyait
n'était pas la preuve
sont très-célèbres, de
capitales paraissent et
son, premier sujet au
troupe des petites dans
rit; — qu'elle était
avait grande confiance
venant de Paris, cher
qu'elle rejoindrait la t
que son voyage avait d
et que, si elle voyage
qui l'avait élevée, sava
il fut convenu que j
et qu'après nous nous
avait bien le français
j'apprends bien vite l'
qu'elle préférerait à la

M^{lle} Loulou m'appren
breds, où sa troupe
répétait bien que je
moi des billets à madar
vie chez mon cousin,
lui permettrait certain
le m'aperçus que je
C'était une petite pers
nante; ce n'était plus
pe encore du tout un
us de ses discours, q
laine, avec une forêt
trou blanc et mat, le
des traits extrêmement
même de leur dessin
que petite pour son à
troupiant subitement

Je déclarai que mademoiselle Cocotte était la plus jolie bête de la création. Je la baisai, je la caressai, je lui grattai la tête autant qu'elle le voulut, je devins subitement son admirateur et son ami.

Sa maîtresse était ravie. Après lui avoir fait toutes les fêtes qu'elle méritait, on remit M^{lle} Cocotte dans sa boîte pour lui laisser faire encore un petit dodo. Nous déclarâmes que nous allions être son papa et sa maman pendant tout le voyage. Je m'engageai à prendre bien soin de notre enfant jusqu'à Leipsick où devait s'arrêter ma petite amie, pour aller de là à Berlin. Je descendrais M^{lle} Cocotte à chaque station pour lui faire prendre l'air, je lui donnerais du biscuit à déjeuner, et je m'engageai par serment à ne l'oublier nulle part. Puis, comme nous n'avions rien de mieux à faire, il fut convenu que nous nous raconterions chacun notre histoire, et sans mentir.

La mienne, vous la savez. Elle étonna beaucoup M^{lle} Loulou, qui se moucha plusieurs fois pendant mon récit parce qu'elle pleurait.

« Votre histoire ne ressemble pas à la mienne, me dit-elle à la fin, car je n'ai eu ni papa ni maman. »

VII

Voici, en peu de mots, l'histoire de M^{lle} Loulou, car décidément M^{lle} Loulou n'était pas une dame. Si cette histoire vous surprend, elle vous surprendra moins que moi, qu'elle transporta dans un monde dont je n'ai pas besoin de vous dire que je n'avais aucune idée.

M^{lle} Loulou avait treize ans et demi; elle remarqua que cela s'accordait très-bien avec mon âge de quatorze ans, puisque les messieurs devaient toujours être plus vieux que les dames. Elle ajouta qu'elle croyait m'être agréable en me faisant savoir qu'elle n'était pas la première venue, que j'avais devant moi une personne très-célèbre, dont la ville de Vienne tout entière et d'autres capitales parlaient et raffolaient, une grande artiste, très en renom, premier sujet au Grand-Théâtre de Vienne, dans la célèbre troupe des petites danseuses viennoises que le monde entier admirait; — qu'elle était tombée malade, et que sa directrice, qui avait grande confiance en elle, l'avait laissée à Bruxelles, en revenant de Paris, chez des amis, pour se remettre, à la condition qu'elle rejoindrait la troupe dès que sa santé serait rétablie; — que son voyage avait donc pour but de rejoindre sa compagnie, et que, si elle voyageait seule, c'est que madame la directrice, qui l'avait élevée, savait bien qu'elle était très-raisonnable.

Il fut convenu que jusqu'à Leipsick nous serions très-bons amis, et qu'après nous nous écrivions beaucoup de lettres. M^{lle} Loulou savait bien le français et même l'anglais, mais elle désirait que j'apprisse bien vite l'allemand pour lui écrire dans sa langue, qu'elle préférait à toutes les autres.

M^{lle} Loulou m'apprit en outre que je pouvais espérer la revoir à Dresde, où sa troupe était engagée pour dix représentations; elle espérait bien que je viendrais l'applaudir et demanderait pour moi des billets à madame la directrice. Elle ne pourrait pas m'aller voir chez mon cousin, mais elle croyait que madame la directrice lui permettrait certainement de recevoir mes visites.

Je m'aperçus que je ne vous ai pas fait le portrait de M^{lle} Loulou. C'était une petite personne alternativement très-posée et très-pétulante; ce n'était plus tout à fait une petite fille, mais ce n'était pas encore du tout une petite femme, si ce n'est dans quelques-uns de ses discours, quand elle me parlait de son art. Elle était brune, avec une forêt de cheveux noirs très-souples et très-fins; le teint blanc et mat, les yeux brillants, noirs comme du charbon, des traits extrêmement réguliers, qui contrastaient par la pureté même de leur dessin avec la liberté de ses allures. Plutôt grande que petite pour son âge, elle avait des gestes d'enfant qu'interrompaient subitement des manières et des façons de dame, qu'elle

tenait de l'éducation spéciale qu'elle avait reçue; bref, un composé fort étrange, plein de candeur et de hardiesse, de contrastes et de contradictions, et qui miroitait à mes yeux d'une façon indéfinissable. La *Mignon* de Scheffer pourrait la rappeler, si la création du peintre pouvait en s'animant passer, par un éclat subit, du domaine de l'idéal dans celui de la réalité la plus bruyante.

Quand nous nous fûmes bien expliqués sur nos antécédents, il fut décidé, avec un sérieux qui m'a fait sourire depuis bien des fois, que pendant la route, pour les bienséances, je dirais que j'étais son frère; que cela me permettrait d'être ainsi son cavalier dans les hôtels et son protecteur; que, de son côté, connaissant le pays et la langue, elle m'épargnerait tous les malentendus qui auraient résulté quelquefois pour moi de l'impossibilité de me faire comprendre.

Cela convenu et entendu, nous nous donnâmes une bonne poignée de main qui fut la signature de notre contrat, et nous nous rendormîmes. Quand nous arrivâmes à Cologne, j'étais réveillé depuis une heure au moins, mais je n'avais pas osé bouger. M^{lle} Loulou dormait, elle, sur mon épaule. Les grands cils de ses yeux faisaient ombre sur son joli visage, auquel le sommeil donnait un air de gravité mélancolique qui me plaisait singulièrement. J'aurais bien voulu ne pas la réveiller; un souffle imperceptible soulevait sa poitrine. Je me sentais des tendresses de papa pour ce joli être que j'admirais, bien qu'il me parût très à plaindre.

Le récit de cette bizarre enfant, qui n'avait jamais connu la famille, m'avait semblé si étrange, que, bien qu'il m'eût été fait avec gaieté, il m'avait rempli de pitié pour celle qui me le faisait.

J'aurais bien voulu ne pas troubler ce charmant repos. Cependant :

« Mademoiselle Loulou, lui dis-je quand le train s'arrêta, nous sommes à Cologne. »

— N'oubliez pas Cocotte », me cria-t-elle avant même d'avoir ouvert les yeux; et elle sauta du marchepied, comme un oiseau s'envole d'un arbre.

M^{lle} Loulou se chargea de tout ce qui concernait les bagages.

« Ne faites rien, dit-elle, excepté de porter Cocotte. »

Ne rien faire était à mon gré. Je la suivis des yeux avec admiration, parlant comme une grande personne aux agents, aux employés, pressant les uns, morigénant les autres, et rembarant tout à fait les garçons d'hôtel qui voulaient nous entraîner dans leurs omnibus respectifs.

Je fis la remarque, pendant que nous traversions en omnibus les rues de Cologne, qu'il ne sentait pas bon dans cette ville.

« C'est pour cela, me dit-elle, qu'on y fabrique de l'eau de Cologne; si les rues sentaient bon, on n'aurait pas besoin de flacons. »

VIII

Nous voici à l'hôtel de Hollande. Le portier en uniforme me demandait bêtement ou malicieusement si monsieur et madame veulent une chambre à deux lits.

M^{lle} Loulou est fort interloquée de cette question, qui ne m'interloque pas autant qu'elle, parce que je n'en saisis pas du tout la portée.

« Monsieur est mon frère, dit-elle enfin; donnez-nous deux chambres l'une à côté de l'autre, et sur le Rhin. »

Déjà on monte nos bagages.

« Monsieur et madame déjeuneront-ils dans leur chambre, ou descendront-ils au salon seulement pour dîner? »

— Nous verrons, nous verrons, répond avec beaucoup de majesté M^{lle} Loulou; laissez-nous tranquilles, monsieur le portier, nous avons à faire. »

Le portier s'incline. On nous montre les deux chambres. Je laisse le choix à M^{lle} Loulou. M^{lle} Loulou va plusieurs fois d'une chambre à l'autre avant de se décider. Enfin son choix est fait. Le

garçon qui portait nos malles les met en place et nous laisse à nous-mêmes.

Il est convenu que nous dormirons jusqu'à dix heures, que nous ferons alors notre toilette, puis que nous prendrons notre café. Après quoi, M^{lle} Loulou me mènera voir la cathédrale et les curiosités de la ville. Je soubaite une bonne nuit à M^{lle} Loulou, ce qui la fait rire parce qu'il est cinq heures du matin. Elle me donne une poignée de main, et nous voilà chacun chez nous.

J'ouvre ma malle, j'y trouve le portrait de ma mère que mon oncle y avait caché le jour de mon départ de Paris. A la vue de ce cher visage, je suis tout en larmes. Je me reproche de l'avoir un peu oubliée, cette mère chérie, depuis Verviers; et, pour réparer ma faute, je me mets à lui écrire. Je lui dis mon voyage, mon sommeil, mon réveil et l'heureuse rencontre que j'ai faite d'une aimable petite compagne. Mais, dites-moi pourquoi? je n'ajoute pas que cette compagne est une danseuse. Ma lettre cachetée, je me couche et m'endors.

Une cloche au son formidable me réveille. Quelle heure est-il? Ma montre s'est arrêtée. Je m'habille à la hâte. Il n'est pas dix heures, bien sûr, car M^{lle} Loulou serait là. J'avais la main sur la clef pour sortir, quand ma porte s'ouvre brusquement. C'était l'impétueuse Loulou qui venait me dire qu'elle était furieuse.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillée? Il est une heure, c'est l'heure du diner, et, comme cela, nous n'avons pas déjeuné. »

J'explique à M^{lle} Loulou que la cloche seule m'a réveillé; elle se met à rire et à sautiller dans ma chambre.

« C'est comme moi; oh! le gros dormeur! Mais, dit-elle, on va nous demander nos noms, il va falloir les inscrire, et si nous n'écrivons pas le même nom, on verra que vous n'êtes pas mon frère. Il faut donc écrire le même nom, et mettre: « M. Bernard » et mademoiselle Amalia Loulou sa sœur. »

Justement, le kellner entre avec un grand registre. J'écris, en rougissant jusqu'aux oreilles, les deux noms convenus.

« Comme cela, me dit Amalia quand le kellner fut parti, je suis pour de bon ta sœur; alors, je puis l'embrasser. »

Et elle m'embrassa.

« Tu as de bonnes joues, me dit-elle. Si tu n'étais pas si gros, tu serais un très-beau frère. Tiens, dit-elle, je t'ai tutoyé! »

Et se reprenant :

« Il le faut bien pour que je sois ta sœur. Mais, c'est égal, monsieur, nous ne devons nous tutoyer que devant le monde. »

Le second coup de cloche nous avertit que le diner est servi. M^{lle} Loulou se regarde dans la glace, arrange ses cheveux, et je remarque alors sa coiffure. Je n'en avais jamais vu de pareille que dans les tableaux. M^{lle} Loulou avait de jolis rubans de velours cerise qui tournaient tout autour de sa tête, puis reprenaient ses cheveux par derrière au moyen d'un nœud, avant de les laisser s'épanouir en un millier de boucles.

M^{lle} Loulou vit que je la regardais.

« Le rouge me va très-bien, me dit-elle.

— Oui, lui dis-je.

— Oui n'est pas un gros compliment, dit-elle. Me trouvez-vous bien jolie? »

Je la trouvais charmante, mais je n'osais pas le lui dire.

« Il faut être galant, me dit-elle, même avec sa sœur. »

P.-J. STHAL.

(La suite au prochain numéro.)

De toutes les maladies qui apportent leur contingent au bulletin des décès, la plus commune, la plus désespérante pour les familles, celle qui chaque jour occasionne la plus grande mortalité, c'est assurément la phthisie pulmonaire.

Des expériences faites d'abord à Bruxelles et renouvelées depuis un peu partout ont prouvé que le goudron, qui est un produit résineux du sapin, a une action des plus remarquable et des plus heureuses sur les malades atteints de phthisie et de bronchite.

La meilleure manière d'employer le goudron, c'est sous forme de capsules. Les capsules de Goudron de Guyot sont devenues un remède populaire dans ce genre de maladies. La dose ordinaire est de deux capsules à prendre au moment de chaque repas. Le bien-être se fait sentir rapidement.

Pour éviter de nombreuses imitations, exiger la signature Guyot, imprimée en trois couleurs sur l'étiquette du flacon. Ces capsules se trouvent dans la plupart des pharmacies.

REVUE DES MAGASINS

Nos lectrices nous sauront certainement gré de leur faire savoir que la maison de la *Scabiense* (10, rue de la Paix) a récemment traité une affaire très-importante de soierie noire, laquelle lui permettra de n'en jamais changer le prix. Il s'agit d'une faille noire magnifique, qualité hors ligne, que la *Scabiense* laisse au prix de 6 fr. 50 le mètre; et cela non pas seulement aujourd'hui, mais encore l'année prochaine et toujours en dépit des augmentations que la soie pourrait avoir à subir. Nous avons rarement vu plus belle étoffe; on en a « plein la main », comme disent les vieilles ménagères.

Parmi les tissus nouveaux que la même maison vient de recevoir et qui sont exclusivement fabriqués pour elle, nous citerons un *lama indien* fin et doux, tout laine, ayant 4^m,20 de largeur, au prix de 3 fr. 25 le mètre; puis l'*amazonie Kisher*, tissu très-solide pour voyage, à pointillé blanc sur fond noir; enfin, l'*armure jardinière*, de ton grisaille, qui est une charmante nouveauté.

Nous reviendrons prochainement sur les autres tissus de la *Scabiense*; en attendant, nous devons dire un mot des nouvelles confections dont le genre lui est exclusif. Ce sont des mantilles et des fichus Marie-Antoinette, en grenadine, crêpe de Chine ou cachemire (fond blanc ou noir), avec broderies à la main et franges faites à même le bord. Ces différents modèles sont d'un goût parfait, comme tout ce qui sort des magasins de la *Scabiense*.

— La maison de PLUMENT (33, rue Vivienne) offre cet avantage inappréciable, qu'on peut se présenter à elle en toute confiance pour tout ce qui concerne la toilette intime, depuis le corset et le dessus de corset jusqu'aux jupons et tournures, et cela dans la plus vaste acception du mot, c'est-à-dire en comprenant à la fois sous cette dénomination le modèle simple et le modèle le plus riche.

Faisons une récapitulation rapide des différents types offerts par cette maison.

En fait de corsets: le corset *Sultane*, le corset-*cage*, le corset *cuirasse Jeanne d'Arc*, — trois modèles qu'on voit aujourd'hui dans toutes les corbelles de mariage, parce que chacun d'eux possède des qualités tout à fait distinctes; puis le corset *brassière*, modèle heureux qu'une femme aime à porter aussi bien en se levant, car il fait valoir sa « matinée », que le soir, après une journée de fatigue, alors qu'elle revêt un déshabillé élégant.

La maison de Plument excelle encore dans l'article jupons, nos lectrices le savent bien. D'ailleurs, nous leur avons tout dernièrement signalé sa jolie série de jupons blancs, qui offre les éléments les plus variés pour toilette de ville et de soirée. Nous ajouterons à ces renseignements en mentionnant le jupon de percale de couleur, que la maison de Plument a établi dès l'année dernière sous les formes les plus élégantes et les plus confortables.

Nous ne saurions trop engager nos lectrices à prendre bonne note de ces jolis modèles (bleu marine, marron, etc.), si coquets avec toutes leurs garnitures plissées.

M. D'A.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.